

Acc. 1083<sup>2</sup>

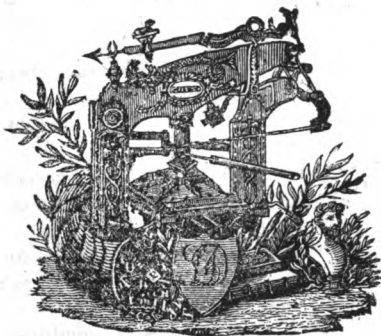
LES

# DEUX AMIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. AUG. IMBERT,

*Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte  
Saint-Martin le 5 mars, 1827.*



## Bruxelles

Chez L. DUMONT. Éditeur, Rue des Sablons,

Sec<sup>t</sup>. 1<sup>re</sup>, N<sup>o</sup>. 1042.



1828.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**PARIS. . . . BRUXELLES**

M. BEAUPRÉ, négociant retiré.	M. MOESSART.
M. ALPHONSE, son fils,	M. GOBERT.
M. ALFRED, ami d'Aphonse,	M. MESNIER.
Mad. DUROCHER, tenant hôtel garni,	M <sup>me</sup> . MILLOT.
ELVIRE, nièce de Beaupré,	M <sup>me</sup> . ALLAN-DORVAL.
Grippeveau, huissier.	
Un Clerc de notaire.	
Deux Recors.	

**La scène se passe à Paris dans un hôtel garni.**

# LES DEUX AMIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un appartement à droite et à gauche une porte d'entrée. Il doit aussi y avoir à droite une table, des papiers, des livres et de la musique.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, ALPHONSE.

ALPHONSE, *écrivant.*

Enfin ma comédie est terminée.

ALFRED.

Je crois que tu fondes bien mal tes espérances.

ALPHONSE.

Tu plaisantes sans doute.

ALFRED.

Non, parbleu !

ALPHONSE.

Mais notre fortune est faite si ma pièce est reçue au théâtre français auquel je la destine.

ALFRED.

Voilà, un *si* conditionnel fort bien placé ; mais *si* elle n'est pas reçue.

ALPHONSE.

Nous attendrons que mon cher père veuille bien m'envoyer de l'argent pour payer mes dettes.

ALFRED.

Nous courons grand risque d'attendre longtemps... ta comédie est un tableau frappant de la scène du monde et maintenant on n'aime point à se reconnaître dans tel ou tel personnage.

ALPHONSE.

Eh ! que faut-il donc mettre en scène ?

ALFRED, *en souriant.*

Ce que tu voudras, mais crois moi, renonce à ces Comé-

*Les deux amis.*

2

dies de caractère ; cherche un sujet cōme les *corbeaux accusateurs*, la *vie d'un joueur*, *Joko*, le *vampire*, etc, etc.

ALPHONSE.

Y penses-tu... dégrader ainsi la scène française.

ALFRED.

C'est cependant là le moyen d'avoir un succès.

Air: *applaudissez Colin ou...*

Mon cher le chien de montargis,  
Pour notre cœur eut bien des charmes,  
La Pie a de même à Paris  
Fait verser des torrents de larmes.  
Le bon Joko dans ce moment  
En France fait tourner les têtes ;  
Sur les théâtres à présent  
On ne montre plus que des bêtes.

ALPHONSE.

D'accord.. mais pour attirer la foule au théâtre, n'y a-t-il que ce moyen ? par exemple vois à la porte St. martin M. Cooke dans le *monstre*.

Air: *ainsi gardez M. Gaspard.*

Vrai, c'est un homme surprenant  
Que cet acteur de l'Angleterre  
Chacun admire son talent  
Chacun vante son savoir faire.

ALFRED, *en souriant.*

Il produit de si grands effets,  
Par la vérité qu'il démontre  
Que lorsque je vois un Anglais  
Je crois apercevoir un monstre.

ALPHONSE.

Tu plaisantes sans cesse.

ALFRED.

C'est qu'il y a de quoi... laisse donc là ta littérature qui maintenant..

ALPHONSE, *vivement.*

N'en dis point de mal!

ALFRED.

Cela m'est impossible, car il n'y a rien à en dire : aussi la récompense-t-on comme elle le mérite... En attendant la représentation de ta pièce tu devrais bien en demander une à ton bénéfice. Cela ne te ferait pas de mal.

ALPHONSE.

Nous n'aurions personne, mon cher, car à présent.

Air: *non des traits* de la Médiante.

On est las de vos bénéfices

Pour des pères sans enfans  
 Pour des acteurs, pour des actrices  
 Ou pour des riches indigents.

ALFRED.

Voulez-vous que la foule abonde,  
 Que vos faits ne soient pas suspects;  
 Donnez en pour les malheureux Grecs,  
 Et vous aurez beaucoup de monde.

ALPHONSE.

Que doit penser ma bonne petite Elvire, celle à qui je suis destiné pour époux et que doit dire mon père de ma conduite ? Il m'envoie à Paris pour être clerc de notaire... l'étude m'ennuie, je l'abandonne... les plaisirs bruyants ont pour moi des attraits... je m'y jette à corps perdu... ma bourse est bientôt à sec... j'emprunte, je ne puis rendre, je souscris une lettre de change, je ne puis payer à l'échéance ; on me poursuit, je me cache et voilà où en sont mes affaires.

ALFRED.

Dépourvu de tout, je te fais l'offre de partager mon modeste réduit dans cet hôtel garni, tu acceptes et nous vivons ensemble en attendant des nouvelles de ton cher père à qui nous avons envoyé par la poste des épîtres bien tendres qui sont restées sans réponse..

ALPHONSE.

Ajoute encore que notre troisième mois de loyer est échu, et que, si nous ne payons pas aujourd'hui, nous serons obligés de déloger comme des petits Saint-Jean.

ALFRED.

Il n'est que trop vrai, car madame Durocher, notre propriétaire, ne veut plus entendre raison.... Sachons donc prendre le temps comme il viendra.

*Air: des Comédiens.*

Pour être heureux sur la mer de la vie,  
 Veut-on savoir quel est mon sentiment,  
 Tachons d'abord que l'aimable folie  
 Du gouvernail prenne le maniement  
 A fond de cale enfermions la tristesse,  
 Que les plaisirs soient nos seuls matelots,  
 Pour éviter l'insipide sagesse,  
 Envoyons la sermoner dans les flots ;  
 Et si parfois durant notre voyage,  
 Bacchus revient pour charmer nos instants,  
 Ayons bien soin en lui rendant hommage ;  
 De l'engager à demeurer long-tems,  
 Point de greffiers, de juges, de notaires,

*Les deux amis.*

2.

Ils goûtent peu de joyeuses chansons,  
 Point de docteurs... ce sont tous des corsaires  
 Qui font payer de trop grosses rançons;  
 De la beauté si l'ainable équipage,  
 En menaçant ordonnait d'amener,  
 Na craignons pas un charmant abordage,  
 Mes bons amis laissons-nous enchaîner;  
 Mais si jamais l'insolente opulence,  
 Vent nous contraindre à baisser pavillon  
 Qu'avec fierté notre noble indigence,  
 Sache répondre à cette injonction.  
 Enfin au sein de la philosophie,  
 Voguons toujours, confions nous au sort;  
 Loin des écueils, loin des maux de la vie,  
 Bons nautonniers nous parviendrons au port.

( *On entend frapper à la porte.* )

Hein!

ALPHONSE.

Je crois que l'on frappe, va donc ouvrir!

ALFRED.

Je n'ose.

ALPHONSE.

Tu dois faire les honneurs de chez toi.

ALFRED.

Tu as raison... J'y vais... cependant si c'est le porteur de ton billet prépare-toi à te sauver par cette porte... heureusement que nous en avons deux : une qui donne sur le petit escalier et l'autre sur le grand.

## SCÈNE 2.

ALFRED, ALPHONSE, Mad. DUROCHER.

( *Pendant cette scène Alphonse et Alfred se font des signes d'intelligence derrière Mad. Durocher.* )

ALPHONSE.

Quoi! c'est vous madame Durocher qui vous donnez la peine de nous visiter.

ALFRED.

Nous sommes très-sensibles...

Mad. DUROCHER.

Vous devez savoir, messieurs, quel est le motif qui m'amène.

ALPHONSE.

Regarde donc, Alfred, si madame Durocher ne rajeunit pas tous les jours.

ALFRED.

Il y a long-temps que j'en ai fait la remarque.

Mad. DUROCHER.

Vous êtes galants messieurs... mais...

ALPHONSE.

Il faut que je vous embrasse...

Mad. DUROCHER, *levant la main.*

Point de geste, s'il vous plaît... ou...

ALPHONSE.

*Air : Votre consigne est à la porte.*

Jamais une aussi belle main,  
Ne pourrait faire un tel outrage;  
Elle s'efforcerait en vain  
De chercher à me rendre sage :  
Sa douceur m'enchanté et me plaît,  
Elle a tant de délicatesse,  
Que si j'en reçois un soufflet,  
Je croirai qu'elle me caresse.

Mad. DUROCHER, *à part.*

Il est charmant !..

ALFRED.

Tous les jours vous embellissez.

Mad. DUROCHER.

Vous êtes bien honnêtes; mais...

ALPHONSE.

Que j'envie le sort le sort de celui qui triompha pour la première fois...

ALFRED.

L'heureux mortel!

Mad. DUROCHER.

Que me rappelez-vous là, messieurs?... Mais j'étais venu...

ALPHONSE.

*Air : Avez-vous déjà beau joueur.*

Ah! c'est par des chaînes de fleurs,  
Que l'on s'attache en mariage,  
Toujours la beauté, de nos cœurs,  
Su capativer le doux hommage.  
Vous avez tout, vertu, beauté,  
Aussi l'époux qui sut vous plaire  
Pendant longtems en a porté..  
Et trouvé sa chaîne légère.

Mad. DUROCHER, *à part.*

Il est aimable (*haut.*) C'est cependant un homme qui n'a jamais su apprécier son bonheur.

ALFRED.

Eh! mon dieu quel homme aviez-vous donc?

ALPHONSE.

Un bourru... un homme insociable comme sont tous les... maris...

Mad. DUROCHER.

Que dieu ait pitié de son âme ; mais quand il parlait de moi , il disait sans cesse qu'il en avait par dessus le s yeux.

*Air : dès que le soleil frappe mes carreaux.*

On voit souvent bien des époux ,  
Maheureux par leurs jalousie ,  
Nous enfermer toute la vie  
Sous les grilles , sous les verroux .  
A cela , si l'on se hasarde ,  
On doit bien se persuader ,  
Messieurs , qu'une femme qu'on garde ,  
En donne souvent à garder .

Mais revenons s'il vous plait...

ALPHONSE.

Quelle indignité!

ALFRED.

Outrager ainsi une femme si précieuse...

Mad. DUROCHER.

Qu'avait-il à me reprocher? rien ; aussi tous ceux qui m'ont connu savent bien ce que j'étais capable de faire... j'étais venu , messieurs...

ALFRED.

Et il n'était pas content encore... avec un caractère comme le votre ; certainement il aurait dû s'estimer heureux d'être... ce qu'il était.

Mad. DUROCHER.

C'est ce que tout le monde lui disait , car on voit bien peu de caractères semblable au mien.

*Air ! Que j' sois âne ou cheval.*

Vive un caractère ,  
Qui trouve tout bien  
Aussi je l'espère ,  
On aime le mien ;  
Que tous les états ,  
Soient en paix , en guerre ,  
Moi j'en ris tout bas ,  
Ça n' me r'garde pas .  
On dit que Lisette  
Avec son amant



Cueillant la noisette,  
 Loin de sa maman  
 A fait un faux pas  
 Dessous la coudrette,  
 Moi, j'en ris tous bas,  
 Ça n'me r'garde pas.  
 On dit que gros Pierre,  
 A deux beaux enfants,  
 On dit qu'à leur père  
 Ils sont ressemblants.  
 Je puis dans ce cas  
 Démentir la mère  
 Mais j'en ris tous bas,  
 Ça n'me regarde pas.  
 A l'Accadémie,  
 On ne voit, dit-on,  
 Que de gens de génie,  
 Et gens de bon ton,  
 Amis, n'est-ce pas  
 Une calomnie,  
 Mais j'en ris tout bas  
 Ça n'me r'garde pas.

Mais, messieurs, tout cela nous a détournés du sujet de ma visite et j'y reviens.

ALPHONSE, *bas à Alfred.*

Nous y voilà.

ALFRED, *bas à Alphonse.*

Nous ne pouvons l'échapper.

Mad. DUROCHER.

Vous savez messieurs, que le troisième terme expire aujourd'hui et c'est avec peine que je viens vous dire que si vous ne payez pas aujourd'hui, vous voudrez bien déloger.

ALPHONSE, *gravement.*

Nous croyez-vous capables, madame, de vous renier ce que nous vous devons.

ALFRED, *gravement aussi.*

Parlez, nous en croyez-vous capables?

Mad. DUROCHER.

Non, sans doute.

ALPHONSE.

Eh bien! Qu'avez vous donc à craindre?

Mad. DUROCHER.

Je sais que vous êtes des jeunes gens fort estimables...

ALFRED.

Quand je te disais que Mad. Durocher avait une très

grande confiance en nous et qu'elle consentirait avec plaisir à nous faire du crédit encore un mois.

Mad. DUROCHER.

Pardon, monsieur Alfred, je n'ai pas dit cela.

ALPHONSE.

Je croyais en effet l'avoir entendu.

Mad. DUROCHER.

Vous êtes dans l'erreur ; je vous préviens que si je ne suis pas payé aujourd'hui même vous ne devez plus compter sur votre logement

ALFRED.

J'étais loin de vous croire capable d'une action pareille et je parierais même qu'elle est loin de votre cœur.

Mad. DUROCHER.

Ne vous y fiez pas.... Vous me dites tous les jours que vos parens doivent vous envoyer de l'argent et cependant il n'arrive pas.

ALPHONSE.

Il paraît que mon très cher père m'oublie ?

ALFRED.

Vous le savez, les absens ont tort.

Mad. DUROCHER.

Comment allez-vous faire pour payer la lettre de change dont vous m'avez parlé et qui écheoit aujourd'hui.

ALPHONSE.

Nous en parlions au moment de votre arrivée ?

ALFRED.

Allons, Alphonse, pendant que tu vas aller prier D'arlemont de te prêter la somme de notre billet, je vais courir chez un de mes amis lui emprunter celle que nous devons à la respectable Mad. Durocher.

Mad. DUROCHER.

Je vous attends avec la plus vive impatience ?

ALFRED, *bas à Alphonse.*

Elle pourra peut-être attendre longtems.

(*Ils sortent.*)

### SCÈNE 3.

Mad. DUROCHER, *seule.*

Ils sont vraiment fort aimables ces deux jeunes gens et je serais fâchée de les voir partir... Voilà comme ils sont tous... Ils arrivent à Paris pour faire leurs études, et Dieu sait qu'elles

études ils y font... Ils viennent dépenser l'argent que leurs parens ont la bonté de leur envoyer... Ils s'endettent en voulant briller... Et ensuite ils ne peuvent plus payer... Pas même la personne qui leur loue un appartement... On ne voit que cela dans le siècle où nous vivons.

*Air. A Paris c'est l'usage.*

A Paris, dans chaque boutique,  
On affiche un luxe étonnant  
C'est pourtant par cette rubrique ?  
Qu'on veut attirer le chalant ;  
Mais cette méthode est peu sage  
Les marchands au lieu de briller,  
Ont vu souvent leur étalage  
Les obliger de détalier. (bis.)

Mais que veut ce monsieur accompagné d'une jeune personne.

## SCÈNE 4.

Mad. DUROCHER, BEAUPRÉ, ELVIRE.

BEAUPRÉ.

On m'a dit que je trouverais en ces lieux madame Durocher, la maîtresse de cet Hotel garni.

Mad. DUROCHER.

Vous la voyez devant vous, monsieur, prête à vous servir si vous l'en jugez capable.

BEAUPRÉ.

J'arrive de Bretagne avec ma nièce ; et nous désirerions loger chez vous ?

Mad. DUROCHER.

Je suis fâchée de ce contre-tems, monsieur, mais je n'ai rien à louer dans ce moment.

BEAUPRÉ.

Comment ! pas une seule chambre ?

Mad. DUROCHER.

Pas une seule.... Attendez donc, il me vient une idée, je puis vous céder cette chambre, ainsi que celle dont voici la porte, et qui sert à coucher.

BEAUPRÉ.

Ce logement n'est donc plus habité ?

Mad. DUROCHER.

Deux jeunes gens l'occupent, mais je viens de leur signifier que s'ils ne me payaient pas aujourd'hui les trois termes

qu'ils me doivent, ils devaient chercher un gîte ailleurs. Et je vous avouerai que je regarde ce logement comme, libre.

BEAUPRÉ.

En ce cas, je l'arrête ; y consens-tu Elvire ?

ELVIRE.

Vos volontés sont des ordres pour moi, mon oncle.

Mad. DUROCHER.

Les intentions de monsieur sont-elles de rester long-tems dans ma maison ?

BEAUPRÉ.

Ceci tiendra aux circonstances... Je viens pour chercher mon cher fils que j'avais envoyé à Paris, pour faire ses études, et qui n'y a fait que des dettes.

Mad. DUROCHER.

C'est l'histoire de tous les jeunes gens ?

BEAUPRÉ.

Et celle de tous les pères est de payer, n'est ce pas ?

Mad. DUROCHER.

Vous le savez bien monsieur.

BEAUPRÉ.

Il n'en sera pas ainsi avec moi, parce que monsieur mon fils est un mauvais sujet.

ELVIRE.

Oh ! mon oncle, dites donc un étourdi.

BEAUPRÉ.

Tu l'excuses encore ; que tu es bonne !

Mad. DUROCHER.

Une étourderie n'attaque pas le cœur.

ELVIRE.

Et je parierais que mon cousin est dans ce cas.

BEAUPRÉ.

En attendant que je l'aie découvert, je vais aller chez mon notaire, lui demander des fonds.

ELVIRE, *en souriant.*

Pour payer les étourderies de.....

BEAUPRÉ.

Non parbleu ?

ELVIRE.

Je vais entrer dans cette chambre prendre quelque repos, jusqu'à votre retour.

(*Beaupré, Mad. Durocher, sortent ensemble. Elvire entre dans l'appartement à droite.*)

*Répertoire Dramatique.*

**SCÈNE 5.**ALFRED, *seul.*

Me voici de retour, mais aussi avancé qu'au moment de mon départ... les amis sont tous comme ça : quand on vient leur emprunter on arrive toujours trop tard. « Que n'êtes-vous venu hier, j'aurais pu vous prêter la somme que vous me demandez, vous dit-on partout » ; je crois, moi, qu'au lieu de venir trop tard, on vient toujours trop tôt. Mais quel est le bruit que j'entends dans notre chambre, Alphonse serait-il déjà de retour?.. (*entr'ouvrant la porte*) Ciel! que vois-je une femme... que signifie cela?... (*en riant*) ah! ah! Alphonse je ne te pardonnerai pas ce tour là., (*regardant*) elle est vraiment jolie... la voilà.

**SCÈNE 6.**

ALFRED, ELVIRE.

ALFRED.

Air : *De la sentinelle.*

Pour moi : ce jour, est un jour de bonheur,  
 Vous recevant dans mon modeste asile,  
 Tant de vertu, de grâces, de candeur.  
 Doivent charmer, madame, notre ville.

Voyez mon air et ma fierté,  
 En vous voyant aussi jolie ;  
 Car je dis avec vérité ;  
 On n'avait point vu la beauté ;  
 Rendre visite à la folie.

ELVIRE.

Un pareil langage a droit de m'étonner.

ALFRED.

J'en veux à mon ami de sa discrétion.

ELVIRE.

Seriez-vous ami de M. Beaupré?

ALFRED.

Oui, mademoiselle, et il m'a caché qu'il possédait un pareil trésor ; en vérité, ce n'est pas bien de sa part... cependant, entre ami, tout doit être commun.

ELVIRE (*en souriant.*)

Il y a pourtant des exceptions.

ALFRED.

Il ne devrait point y en avoir.

*Les deux Amis.* 3

ELVIRE.

Donnez-vous la peine de vous asseoir ; je pense que M. Beaupré ne tardera pas à revenir, il n'est allé seulement que chez son notaire chercher des fonds.

ALFRED, *étonné.*

Ah ! ah ! chez son notaire !.. ( *à part* ) Que diable qu'est-ce que cela signifie ?

ELVIRE.

A moins qu'il ne soit parti de suite acheter le cachemire qu'il m'a promis.

ALFRED, *étonné.*

Ah ! il vous a promis un cachemire : il sera beau celui qu'il vous donnera ! Pourquoi les femmes tiennent elles donc tant à posséder un cachemire ? En France ils font le principal ornement de leur parure, tandis que les Arabes, lorsqu'ils vont, en caravane, ne s'en servent qu'en ceinture et n'en font aucun cas.

ELVIRE.

Ce sont de bien belles choses à voir que des caravanes.

ALFRED.

Air : *Préville et Tacconet.*

Le Cachemire arrive d'Arabie,  
Dans ce pays, il est simple ornement  
En France, il est, pour la femme jolie  
Et le plus riche et le plus beau présent. (*bis.*)  
Ces fins tissus, portés par des profanes,  
Ont fait trembler chez nous bien des époux.  
S'ils vous donnaient le goût des caravanes,  
Que j'aimerais à les faire avec vous.

ELVIRE.

M. Beaupré vous a donc fait prévenir de son arrivée ?

ALFRED.

Nous sommes partis ensemble, mais je suis arrivé avant lui.

ELVIRE.

Avez-vous réussi dans le but de votre voyage ?

ALFRED.

Nullement, mademoiselle, et c'est cela qui me désole. (*à part.*) Quoi elle saurait !

ELVIRE.

Votre ami sera sans doute plus heureux.

ALFRED.

Personne, excepté lui, ne le désire plus ardemment que moi.

ELVIRE.

Qu'elle folie! de préférer faire des actes, au lieu d'en rédiger.

ALFRED.

Chacun à son mérite.

ELVIRE.

Sans doute; l'un de vivre et l'autre de mourir de faim; s'il veut suivre mon avis il abandonnera cette carrière, et ira vivre tranquille auprès de son père qui le chérit, et de....

ALFRED.

C'est ce qu'il désire vivement, mais...

ELVIRE.

Voici M. Beaupré.

ALFRED, *le regardant à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

## SCÈNE 7

ALFRED, ELVIRE, BEAUPRÉ.

BEAUPRÉ.

Ce maudit notaire n'a pu me donner ce que je voulais, il faut que j'y retourne dans une heure. (*Apercevant Alfred.*) Pardon, monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir; qu'y a-t-il pour votre service?

ELVIRE, *bas à Beaupré,*

Monsieur, m'a dit être un de vos amis.

BEAUPRÉ, *à part.*

Voilà un ami que je ne connais pas, mais bon, je vois ce que c'est, il a vu une jeune fille, et afin de lui tenir compagnie, il a pris cette défaite.

ALFRED.

Oserais-je vous demander à mon tour, en quoi je pourrais vous être utile?

BEAUPRÉ.

Monsieur veut plaisanter, sans doute.

ALFRED.

Lorsque l'on se présente chez le monde c'est toujours dans quelque dessein.

BEAUPRÉ.

C'est ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire.

ALFRED.

En ce cas, parlez monsieur.

BEAUPRÉ.

Ah ça ! de grâce, entendons-nous ! qui êtes-vous, monsieur ?

ALFRED.

Je suis le maître de cet appartement.

BEAUPRÉ, *le saluant.*

Et moi aussi, monsieur.

ALFRED.

Qu'entends-je !

BEAUPRÉ.

La vérité, madame Durocher m'a dit qu'elle était fatiguée d'attendre après le montant de ses loyers, et pendant votre absence, elle m'a loué votre logement.

ALFRED.

Mais, c'est une horreur.

BEAUPRÉ.

Il faut vous en prendre à madame Durocher.

ALFRED.

Lorsque mon ami sera de retour, nous aurons une explication avec elle.

BEAUPRÉ.

En attendant, monsieur, il faut que je vous consulte sur le sujet de mon voyage ; peut-être pourrez-vous m'être de quelque utilité.

ALFRED.

Ne m'épargnez pas, je vous prie.

BEAUPRÉ.

C'est ce que je ferai.

ELVIRE.

Permettez-moi de me retirer, mon oncle.

BEAUPRÉ.

Va, mon enfant, va.

ALFRED, *à part.*

Et moi qui pensais que c'était une conquête d'Alphonse.

(*Elvire sort.*)



## SCÈNE 8.

BEAUPRÉ, ALFRED.

BEAUPRÉ.

Je m'appelle Beaupré, je suis de la Bretagne.

ALFRED, *étonné.*

Vous êtes?...

BEAUPRÉ.

Je suis de la Bretagne.

ALFRED.

Vous vous appelez?

BEAUPRÉ.

Je m'appelle Beaupré, vous dis-je; cela vous étonne.

ALFRED.

Du tout, monsieur, (*à part.*) est-ce que par hasard ce serait le père d'Alphonse.

BEAUPRÉ.

J'ai un fils charmant, je l'ai envoyé dans cette ville pour être clerc de notaire, ce monsieur a préféré se faire auteur; il a déjà eu quelques succès dans la carrière dramatique, et ils ont enflé son orgueil à un tel point....

ALFRED, *à part.*

Décidément c'est le papa.

BEAUPRÉ.

Je crois que vous ne m'écoutez pas.

ALFRED.

Je vous demande mille pardons.

BEAUPRÉ.

Mais ces jeunes auteurs auront beau écrire maintenant, le théâtre ne sera jamais ce qu'il a été.

*Air : Mon pays avant tout*

Tous les billets de Racine et Voltaire  
Nous annonçaient quelques brillans succès,  
En avait-on de Corneille où Molière,  
Chacun courait applaudir aux Français,  
On y voyoit un public idolâtre  
Encourager l'esprit et le talent,  
Mais aujourd'hui les billets de théâtre  
Ne sont que des billets d'enterrement.

ALFRED.

Vous jugez un peu sévèrement.

BEAUPRÉ.

Quoi! la littérature.

ALFRED.

Cependant je connais un jeune poète à qui la France est

redevable d'un grand nombre de chefs-d'œuvre dans les différents genres.

BEAUPRÉ, *en riant.*

Air : *Un homme pour faire un tableau*

Eh ! pourquoi donc à l'institut  
N'a-t-il pas encore pris place ?  
Ne devait-on pas ce tribut.  
A ce digne enfant du Parnasse ?  
De Molière, il a le talent  
De Racine, il a le génie,

ALFRED *l'arrêtant.*

Voilà pourquoi précisément  
Il n'est pas de l'académie.

BEAUPRÉ

Depuis que tout le monde veut avoir de l'esprit, je trouve cela bien sot.

ALFRED.

Cependant au Théâtre Français nous voyons chaque soir des tragédies et des comédies qui nous rappellent les tems heureux que vous me vantiez à l'instant.

BEAUPRÉ.

Au définitif je soutiens qu'un jeune homme a tort de se livrer à la carrière dramatique, parlez-moi plutôt d'un bon commerce.

ALFRED, *à part.*

Quand-il est bon.

BEAUPRÉ.

Je veux, lorsque je vais retrouver mon fils Alphonse, qu'il renonce à ces prétentions là, et qu'il retourne avec moi en Bretagne.

ALFRED, *à part.*

Quand je disais que c'était le papa. Comment diable tout cela va-t-il finir ?

BEAUPRÉ.

Il est vrai que je lui en veux bien moins qu'à un certain Alfred, qu'on dit être un mauvais sujet.

ALFRED, *à part.*

Ah ! aie, ah ! aie, le voici sur mon chapitre ( *haut* ) Il me paraît que sa renommée s'est étendue jusqu'en Bretagne.

BEAUPRÉ.

Voilà comme les mauvaises fréquentations perdent les jeunes gens.

ALFRED, *à part.*

Il m'arrange bien, le cher M. Beaupré et si Alphonse allait revenir.

BEAUPRÉ.

Vous ne me répondez point ; il paraît que vous êtes aussi indigné que moi de la conduite de ce libertin d'Alfred.

ALFRED.

Etes-vous sur qu'il mérite toute votre colère ? on l'a peut-être calomnié.

BEAUPRÉ

Calomnié !... quoi, un jeune homme qui a abandonné sa famille pour être plus libre dans sa manière de vivre, un jeune homme qui a fait des dettes ; un jeune homme qui reçoit mon fils chez lui et l'encourage à se faire bel esprit, enfin un jeune homme qui est aimé de toutes les femmes ; et vous n'appelleriez pas cela un mauvais sujet ! quel nom lui donneriez-vous donc ? Tenez moi, monsieur, tel que vous me voyez, je n'ai jamais été aimé d'aucune femme.... Il est vrai que dans ce temps là c'était le bon temps.

ALFRED.

Je conviens qu'il a de grands torts.

BEAUPRÉ.

Mais pardon, tandis que je m'amuse à parler, j'oubliais l'heure de mon rendez-vous avec le notaire.

ALFRED.

Ne vous gênez pas, monsieur, faites comme chez vous.

BEAUPRÉ.

Nous nous reverrons, je l'espère.

ALFRED.

Ce sera trop d'honneur pour moi....

( il sort. )

## SCÈNE 9.

ALFRED, (seul.)

Nous sommes perdus ; qu'allons nous devenir ? et Alphonse qui ne rentre pas... il faut cependant qu'il ne trouve pas ici son père... que faire ? parbleu il me vient une idée, je vais aller le trouver chez Derlemont et tout lui apprendre... quel orage va gronder sur nos têtes.

(il sort.)

## SCÈNE 10.

ALPHONSE.

Ouf ; je suis rendu, ... et encore si j'avais touché de l'argent !

que devenir?.. il paraît qu'Alfred n'est pas de retour ; il aura été aussi heureux que moi... allons, je ne vois que deux choses à faire ; la première d'aller coucher en prison, et la seconde de sortir de ce logement..... Mon pauvre père, et ma bonne petite Elvire, que vont-ils dire en apprenant ces nouvelles?.... Si l'on voulait m'accorder un peu de tems, je pourrais payer après le succès de ma pièce, mais ces Arabes de créanciers ne donnent pas seulement le tems de respirer...., que demande cet homme?

## SCÈNE II.

ALPHONSE, UN CLERC.

LE CLERC.

N'est-ce pas ici la demeure de Monsieur Alphonse Beaupré.

ALPHONSE.

Que lui voulez vous ? (*à part*) C'est un créancier.

LE CLERC.

Est-ce à lui à qui j'ai l'honneur de parler ?

ALPHONSE.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Afin de vous éviter une seconde course, M. Bonnemain, votre notaire, dont je suis le principal clerc, m'a chargé de vous remettre les six mille francs en billets de Banque que vous lui avez demandés ce matin.

ALPHONSE.

Ne vous trompez-vous pas, monsieur ?

LE CLERC.

Du tout : six mille francs pour M. Alphonse Beaupré.

ALPHONSE.

De Bretagne!

LE CLERC.

Et en ce moment, en résidence Paris.

ALPHONSE, *à part*.

Plus de doute, c'est pour moi.

LE CLERC.

Ne vous appelez-vous pas ainsi ?

ALPHONSE, *en riant*.

Je ne connais de ce nom que mon père et moi.

LE CLERC.

Veuillez s'il vous plaît me donner un reçu.

ALPHONSE, *écrivant.*

Le voici... Vous remercieriez beaucoup la personne qui m'envoie cette somme et vous lui direz qu'elle ne pouvait venir plus à propos.

## SCÈNE 12.

ALPHONSE, *seul.*

Est-ce un rêve?... non... je tiens bien les six mille francs... les voici... Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Ce n'est point une illusion.... ô mon Dieu, si je dors, ne me reveille que lorsque j'aurai payer mes dettes.... mais courons au plus vite chez l'huissier retirer ce maudit billet pour lequel je crains d'être arrêté à chaque instant,

(*Il sort.*)

## SCÈNE 13.

ELVIRE, *seule.*

Mon oncle ne revient pas... il est déjà à la recherche de mon cousin... ah! mon cher Alphonse, que tu me fais de mal... Voilà pourtant comme sont les hommes, lorsqu'il sont surs d'être aimés, ils ne se donnent plus la peine de plaire; il m'oublie, l'ingrat. Oublions-le aussi, si cela est possible.... Mais non, je sens au fond de mon cœur que je ne le pourrai jamais... Que vois-je, des livres, de la musique! eh! bien chantons, cela fera passer le tems. Voyons cette romance... *le Déménagement*, chanson philosophique par M. Alphonse Beaupré... Cela doit être curieux que la philosophie de mon cher cousin.

Air : *Préville et Taconnet.*

Dieux des Amours, en prenant sa retraite  
Ayez pitié d'un malheureux vieillard;  
La neige, hélas! que l'on voit sur sa tête,  
Lui dit qu'il faut s'en aller tôt ou tard.  
En attendant mais toujours d'un pas ferme,  
Dieu des amours, je vous invoquerai,  
Et quand viendra le moment de mon terme,  
Toujours content, je déménagerai  
Dans mon printemps, j'adorai chaque belle,  
Mon seul bonheur était d'être inconstant,  
Lorsque parfois on était infidèle  
On me voyait sans peine en faire autant,  
Mais dans mon cœur l'amour n'a plus de germe,  
A plaire envain moi je m'éverturai;

*Les deux amis.*

3.

Ah ! quand viendra le moment de mon terme  
Toujours content je déménagerai.

Je sens combien, le repos à mon âge,  
Est préférable aux tourments de l'amour;  
On a besoin du calme après l'orage.  
Et du repos vers le déclin du jour  
Mais quoi déjà ma paupière se ferme  
Avec Caron bientôt je partirai;  
Ah ! quand viendra le moment de mon terme  
Toujours content, je déménagerai

## SCÈNE 14.

BEAUPRÉ, ELVIRE.

BEAUPRÉ.

Chemin faisant, j'ai pensé, ma chère Elvire, que je pourrais ne rentrer qu'un peu tard, et je suis revenu sur mes pas pour te demander si tu veux m'accompagner dans mes courses, si cependant tu n'es pas trop fatiguée.

ELVIRE.

Je ne ressens aucunes fatigues du voyage et suis prête à vous suivre.

BEAUPRÉ.

Ton mauvais sujet de cousin me payera cher les tourments qu'il me donne,

ELVIRE.

Croyez-vous que je lui pardonne aussi les chagrins qu'il me fait ? oh ! non jamais.

BEAUPRÉ.

Que penses-tu de ce jeune homme qui occupe cet appartement.

ELVIRE.

Rien ne parle en sa défaveur, il a un air fort doux et des manières agréables.

BEAUPRÉ.

Ah ! pourquoi Alphonse ne lui ressemble-t-il pas ; que je mettrais ma gloire à posséder un pareil fils ; mais le voici du silence.

## SCÈNE 15.

BEAUPRÉ, ALFRED, ELVIRE.

ALFRED.

Je n'ai pu rencontrer mon ami, ce qui me fâche beaucoup, attendu que je voulais lui apprendre une nouvelle qui va bien l'étonner.

BEAUPRÉ.

Il faut aussi, monsieur, que nous ayons une explication définitive avec madame Durocher, car la bienséance ne permet pas que vous, où nous fassions un plus long séjour dans ce logement.

ALFRED.

Soyez persuadé, monsieur, que mon ami vous le cédera avec plaisir.

## SCÈNE 16.

Les précédens, GRIPPONNEAU, deux recors.

BEAUPRÉ.

Que demandent ces gens?

ALFRED.

(à part) Nous sommes perdus, tout va se découvrir (haut)  
Que désirent ces messieurs.

GRIPPONNEAU.

Je désirerais parler à M<sup>r</sup> Alphonse Beaupré.

BEAUPRÉ.

C'est moi, que désirez vous?

GRIPPONNEAU.

C'est avec la plus vive douleur, monsieur, que je suis chargé d'exécuter la sentence de prise de corps que j'ai contre vous,

BEAUPRÉ (étonné.)

Contre moi!

ELVIRE.

C'est une erreur.

GRIPPONNEAU (à ses recors.)

Gardez bien la porte, et que personne ne sorte, entendez vous.

BEAUPRÉ.

Veuillez, Monsieur, exhiber vos titres, avant de faire votre arrestation.

GRIPPONNEAU.

Ne faites pas tant le raisonneur. car je pourrais bien vous en faire repentir, le voilà mon titre : C'est une bonne et belle lettre de change de 3000 francs.

BEAUPRÉ.

Je n'ai jamais souscrit de billets de ce genre.

ALFRED (à part.)

Je suis sur les épines; si Alphonse allait rentrer(

ELVIRE (à part.)

Je crois appercevoir du mystère dans cela.

GRIPPONNEAU.

En attendant vous allez me suivre.

BEAUPRÉ.

Je ne vous suivrai pas, morbleu.

GRIPPONNEAU.

Quoi vous feriez résistance à Eustache-Baltazar Innocentin Nicaise Gripponneau Huissier, savez-vous ce qu'il peut vous en revenir?

BEAUPRÉ.

Et à vous, M. L'huissier, si vous ne décampez de suite, savez-vous ce qu'il va vous en revenir?

ALFRED.

Appaisez-vous, Messieurs, songez que vous êtes chez moi.

GRIPPONNEAU.

C'est donc vous alors qui êtes M. Alphonse Beaupré.

ALFRED.

Eh! bien, oui, Monsieur.

BEAUPRÉ.

Qu'entends-je, . . . . quel est ce mystère.

ALFRED.

Je suis prêt à vous suivre.

GRIPPONNEAU.

Voilà comme j'aime voir le monde.

BEAUPRÉ.

Monsieur, je ne souffrirai pas ce trait de générosité qui vous honore à mes yeux.

ALFRED.

Je ne fais rien que de très naturel : j'ai contracté la dette ; il faut bien que je la paye d'une façon ou d'une autre.

BEAUPRÉ

C'est en vain que vous cherchez à dissimuler la cause qui vous fait agir ; je l'ai devinée.

ALFRED (à part.)

Gare le dénouement (*haut*) Croyez bien, Monsieur, qu'aucun motif d'intérêt....

BEAUPRÉ.

C'est votre bon cœur qui vous fait agir ; vous voyez que ma nièce, va rester sans appui dans la capitale, et vous préférez supporter la prison plutôt que de la voir abandonnée.

GRIPPONNEAU.

Quand aurez vous fini tous vos beaux discours et serez-vous dispose à me suivre?



ALFRED.

Tout de suite, permettez seulement que j'écrive à mon ami.

GRIPPONNEAU.

Attendez donc, il me vient une idée ; comme je n'ai pas l'honneur de connaître M. Alphonse Beaupré et que vous prétendez l'être tous les deux , vous allez tous les deux me suivre et alors en prison nous, nous expliquerons.

BEAUPRÉ.

Le premier qui s'avance je le jette par la fenêtre.

## SCÈNE 17.

Les précédents, Mad. DUROCHER.

MAD. DUROCHER.

Que signifie tout ce tapage ?

BEAUPRÉ.

C'est ce vieux coquin d'huisier qui veut m'arrêter.

GRIPPONNEAU.

Vieux coquin ! Vous ne devez pas ignorer à qui vous parlez.

BEAUPRÉ

Non, sans doute, je ne l'ignore pas.

Air : *Dieu quelle témérité.*

Sur le champ sortez d'ici,

Quoi vous me manquez ainsi

Quel affront

Ah ! vit-on

jamais parler sur ce ton ;

Dieu, quelle témérité !

Oh ! c'est une indignité.

De m'avoir (*bis*) chez moi si peu respecté

GRIPPONNEAU.

Faut payer mon ange

La lettre de change,

Où si non, sans raison,

Suivez moi vite en prison.

BEAUPRÉ.

Décampez bien vite,

Car je vais de suite,

Vous donner, sans façon,

Certain retour de bâton.

QUATUOR.

GRIPPONNEAU.

Non je ne sors pas d'ici,

Payer de suite et sans bruit,

Où si non

Sans façon

Marchons de suite en prison etc.

TOUS.

Sur le champ sortez d'ici

Quoi vous lui manquez ainsi,

MAD. DUROCHER.

Allez donc au diable ,  
C'est abominable ,  
Devez-vous, sans raison,  
Mettre le monde en prison.

GRIPPONNEAU.

Taisez-vous bavarde ,  
Rien ne vous regarde ,  
En tous temps , croyez moi ,  
Le plus fort a fait la loi !

MAD. DUROCHER.

Comment a t-il su que vous demeuriez chez moi , puis-  
que vous n'y êtes que depuis quelques heures.

GRIPPONNEAU.

Allons, donc la vieille, vous badinez, je pense.

MAD. DUROCHER.

La vieille ! ces gens de justice ont toujours des mots à  
double entente.

GRIPPONNEAU.

Vous disconviendrez peut-être qu'il y a plus de quatre  
mois que M. Alphonse Beaupré reste chez vous.

MAD. DUROCHER.

Pour cela, c'est juste.

GRIPPONNEAU.

Quand je vous disais que j'avais raison.

MAD. DUROCHER.

Mais ce n'est pas monsieur qui se nomme ainsi.

GRIPPONNEAU (*montrant Alfred.*)

C'est donc monsieur.

MAD. DUROCHER.

Ce n'est pas lui, non plus,

GRIPPONNEAU.

Ah ! ça ; il y en a donc trois.

MAD. DUROCHER.

Non, il n'y en a qu'un, mais il n'est pas ici.

GRIPPONNEAU.

Vous me feriez donner au diable ; allons que tous le monde  
me suive.

BEAUPRÉ.

Je commence à comprendre, il paraît que je suis dans  
l'appartement de mon fils, et que je vois . . . . .

ALFRED, (*le saluant.*)

Son mauvais sujet d'ami.

BEAUPRÉ.

Vous connaissez mon opinion sur vous, monsieur.

ALFRED.

Elle n'est pas en ma faveur, mais j'espère que vous me pardonnerez lorsque vous connaîtrez mon repentir.

ELVIRE.

Je vais donc revoir mon cousin, je ne suis plus étonnée si j'ai trouvé sur cette table de la musique qui lui appartenait.

(*On entend Alphonse chanter dans la coulisse : plus on est de fous.*)

ALFRED.

J'entends, mon ami, ah! Monsieur, ayez pitié de lui.

BEAUPRÉ.

Monsieur l'huissier, je payerai le billet de mon fils, ainsi vous pouvez vous retirer.

GRIPPONNEAU.

Cela suffit.

M<sup>me</sup> DUROCHER.

Et moi, monsieur, mes trois termes.

BEAUPRÉ.

Vous aussi, madame, mais entrez dans cette chambre et laissez moi seul, vous ne paraîtrez que lorsque je vous appellerai.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE 18.

BEAUPRÉ, ALPHONSE.

(*Béaupré s'appuie sur la table et fait semblant de méditer.*)

ALPHONSE (*croyant parler à Alfred.*)

Eh! bien, mon cher, me voilà de retour, je n'ai pas trouvé l'huissier chez lui pour lui payer mon billet; combien je remercie le ciel de la bonne fortune qu'il m'a envoyé..

BEAUPRÉ (*à part.*)

Que veut-il dire?

ALPHONSE.

Mais j'ai été bien contrarié, mon cher, en ne trouvant à la poste aucune lettre venant de mon bon père et de ma chère Elvire ils sont tous bien en colère après moi; ils ont raison, car je suis un fou...

BEAUPRÉ.

Il en convient, cela n'est que demi mal.

ALPHONSE.

Si je puis me réconcilier avec eux, je ne veux plus les quitter.

BEAUPRÉ (à part.)

J'irais volontiers l'embrasser.

ALPHONSE.

Tiens, mon cher Alfred, dépêchons-nous de payer nos dettes, car elles me pèsent diablement sur le cœur... eh ! bien, tu ne réponds pas... (le frappant fort sur l'épaule), est ce que tu dors?..

BEAUPRÉ se retournant.

Vous êtes énergique dans vos mouvemens, monsieur.

ALPHONSE (étonné.)

Ciel, mon père !

BEAUPRÉ.

Vous voilà donc enfin trouvé, libertin.

ALPHONSE.

Je reste anéanti.

BEAUPRÉ.

Ne devez-vous pas rougir de honte, de mener une conduite semblable ; et pourquoi avez-vous quitté votre étude ?

ALPHONSE.

Elle m'ennuyait.

BEAUPRÉ.

Cet état est plus honorable que celui que vous embrassez.

ALPHONSE.

Ah ! mon père, n'en dites pas de mal.

BEAUPRÉ.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*  
C'est en vain que tu veux marcher  
Sur les traces du grand Molière  
De Crébillon et de Voltaire  
Ne pense jamais approcher  
Tu ne connais pas l'hypocrène,  
Jamais tu n'as vu l'hélicon,  
Et quand tu rodes dans la plaine,  
En courroux tu mets Apollon.

(bis.)

ALPHONSE.

Peut-être l'appaiserais-je un jour.

BEAUPRÉ.

Au lieu d'y penser, monsieur vous feriez mieux de penser à payer vos dettes, car on vient de venir pour vous arrêter.

ALPHONSE.

Pour m'arrêter !

*Répertoire Dramatique.*

BEAUPRÉ.

Sans doute; voilà ce que c'est que de faire des lettres de change.

ALPHONSE.

J'ai dans mon porte-feuille de quoi la payer.

BEAUPRÉ.

Qui vous a encore prêté cet argent? quelqu'honnête usurier.

ALPHONSE.

Non, je vous, assure; mais un ami invisible, qui maintenant ne peut plus garder l'anonyme puisque mon père est prêt de moi.

BEAUPRÉ.

Je ne comprends rien à ce que vous dites.

ALPHONSE.

Ah! mon père, parlez moi de grâce de ma cousine.

BEAUPRÉ.

Elle est furieuse contre vous.

ALPHONSE.

Voilà ce qui me chagrine.... mais d'où vient ce bruit.

## SCÈNE 19.

LES PRÉCÉDENS, tout le monde.

GRIPPONNEAU.

Ah! ça, avez vous bientôt fini votre mercuriale, papa, je commence à m'impatisier d'attendre dans cette chambre, va-t-on me payer.

BEAUPRÉ.

Ne vous ai-je pas dit que je vous payerais.

GRIPPONNEAU,

Il est vrai; mais vous ne payez pas.

ALPHONSE.

Vous êtes donc le porteur de ma lettre de change.

GRIPPONNEAU.

En définitif est-ce vous le vrai Alphonse?

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

ALFRED.

Pour cette fois il n'y a point de qui proquo.

ELVIRE (à part).

Voyez un peu s'il me regardera.

ALPHONSE.

Tenez, voici de l'argent.

GRIPPONNEAU.

Maintenant je suis content et je désire que tout le monde soit de même.

ALFRED.

Mais où as-tu reçu cet argent.

ALPHONSE.

Figure toi qu'il est venu, pendant ton absence, un homme demander monsieur Alphonse Beaupré de la part d'un notaire; il m'a remis cette somme en exigeant toute fois un reçu et je me suis empressé de lui faire.

ALFRED (*à part.*)

Il en ferait cinquante par jour à ces conditions là.

BEAUPRÉ.

Je vois ce que c'est, monsieur, c'est l'argent que j'avais fait demander à mon notaire pour payer vos dettes, et.....

ALPHONSE (*en souriant.*)

Il est arrivé, comme vous voyez, à sa destination.

ELVIRE (*à part.*)

Il m'a totalement oubliée.

BEAUPRÉ.

Je vous pardonne, monsieur, toutes vos fredaines, mais à la seule condition que vous allez me suivre de suite. J'ai obtenu pour vous une sous-lieutenance dans un régiment d'infanterie.

ALPHONSE.

Ah! mon père partons de suite; je pourrai aussi revoir ma chère Elvire.

BEAUPRÉ.

Il faut que tu sois bien occupé, pour ne pas encore l'avoir aperçue.

ALPHONSE (*se jettant à ses pieds.*)

Ah! pardonne-moi, ma chère Elvire.

ELVIRE.

Moi, votre chère Elvire, y pensez-vous, monsieur.

ALPHONSE (*devenant rêveur.*)

Puisque mon père pardonne, voudrais-tu être plus sévère que lui.

ELVIRE.

Je pardonne aussi, mais vous me promettez, monsieur, d'être plus sage à l'avenir et de ne plus me causer de peine; si vous savez combien j'ai souffert pendant votre absence, moi qui vous aime tant, tant.... mais voyez donc s'il fait at-

tention à ce que je lui dis ; je parierais qu'il n'a pas entendu un seul mot de ce que je lui ai dit.

ALPHONSE.

Tu te trompes, mon amie.

AIR : *De L'angélus.*

Tu me charmes, tu me séduis,  
Par ton esprit, par ta finesse,  
Car les moindres mots que tu dis,  
Respirent la délicatesse ;  
Je te l'avouerai, quelquefois,  
Je feins de ne pas te comprendre ;  
Et te fais répéter deux fois,  
Tant j'ai de plaisir à t'entendre.

ALFRED, (*à part.*)

C'est assez bien réparer une préoccupation.

BEAUPRÉ.

Je vais faire les préparatifs de notre voyage.

ALPHONSE.

Alfred, tu viendras avec nous.

ALFRED.

Il faut nous séparer, mon ami, ton père . . . . .

BEAUPRÉ.

Allons, jeune homme, vous viendrez avec nous, et puis-  
sent les bons exemples que vous aurez sous les yeux, vous  
rendre tel que je désire voir mon fils.

ALFRED.

J'aurai donc le plaisir d'aller à ta noce.

ALPHONSE.

Vous l'entendez mon père.

BEAUPRÉ.

Nous parlerons de cela lorsque nous serons de retour.

ELVIRE.

En ce cas dépêchons-nous d'arriver.

### VAUDEVILLE.

AIR : *Je n'ai pas peur de Croquemitaine.*

BEAUPRÉ.

Quelquefois on voit des parents,  
Se mettre bien fort en colère ;  
Et morigéner leurs enfans,  
Pour une faute assez légère,  
Et lorsqu'un bon père souvent,  
Afin d'élever notre enfance  
Nous corrige, eh bien cependant,  
Nous disons qu'il est très méchant,  
Ne jugez pas sur l'apparence.

ALPHONSE.

Lorsque vous voyez à Paris,  
Femme fraîche comme nne rose,  
Prenez-y garde, mes amis,  
L'épine est là pour quelque chose,  
Vous lui voyez des yeux charmans,  
Et malgré son air de décence,  
Quand vous êtes de ses amans,  
Vous ressentez des maux cuissans ;  
Ne jugez pas sur l'apparence.

Mad. DUROCHER.

Un soir, certain milord anglais,  
Avec son or, chez une actrice,  
Obtint de suite un grand succès,  
Malgré qu'elle fit la novice ;  
A l'Anglais qui n'est point content,  
Elle dit avec arrogance,  
Chez nous, quand on entre à présent ;  
Nous ne rendons : jamais l'argent  
Ne jugez pas sur l'apparence.

GRIPPONNEAU.

Quand ma ma mère épousa papa,  
Elle était vertueuse et sage,  
Je vins au monde malgré ça  
Cinq mois après son mariage.  
Mon père était un bon enfant,  
Ma mère d'un air d'innocence,  
Dit : vois, comme il est ressemblant,  
Et mon parrain en dit autant...  
Jugez encor sur l'apparence !

ELVIRE ( *au public.* )

AIR : *de l'hermite de St. Avel.*

Si nous pouvions vous plaire,  
Que nous serions contents !  
Ah ! messieurs du parterre  
Montrez vous indulgens.

ALPHONSE.

Puisse enfin notre zèle,  
Obtenir un succès !

ALFRED.

Pour cette bagatelle  
Cachez bien vos sifflets

ELVIRE, ALPHONSE, et ALFRED *ensemble.*

Attendant sa sentence,  
L'auteur tremble, je pense,  
Montrez de l'indulgence,  
Pour ses faibles couplets.

FIN.